



ELLA QUINN  
*Le dandy au grand cœur*  
LES WORTHINGTON

J'AI  
LU  
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS



Le dandy  
au grand cœur

*Aux Éditions J'ai lu*

**LES WORTHINGTON**

1 – Vingt et un jours pour se marier

*N° 13420*

ELLA  
QUINN

LES WORTHINGTON - 2

Le dandy  
au grand cœur

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Paul Benita*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*

WHEN A MARQUIS CHOOSES A BRIDE

*Éditeur original*

Zebra Books, published by  
Kensington Publishing Corp.

© Ella Quinn, 2016

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2022

# 1

Le soleil de ce début d'après-midi se déversait à travers les fenêtres de la belle salle d'étude de Sterne Manor. L'espace était occupé par plusieurs bibliothèques, quatre bureaux, deux canapés et quelques jouets.

Assise sur le plus grand des canapés, Mlle Dorothea Sterne enfilait un fil de soie dans son aiguille. Elle n'avait plus qu'une rose en damas à broder avant de terminer les chaussons qu'elle réalisait pour sa mère.

Pourtant, malgré tout le soin qu'elle apportait à son ouvrage, elle ne pouvait échapper à un sentiment d'ennui maintenant que sa meilleure amie, lady Charlotte Carpenter, était partie. Depuis leur plus jeune âge, elles étaient inséparables et comptaient évidemment vivre ensemble l'événement le plus important de leur vie de jeunes femmes : leurs débuts dans le monde.

Ce n'était pourtant pas le travail qui lui manquait. Depuis que sa mère s'était cassé la jambe, Dotty assumait l'essentiel de ses tâches, mais cela ne lui déplaisait pas. Elle aimait rendre visite aux métayers, bavarder avec les mères et les enfants, trouver des moyens de les aider.

— Dotty, geignit Martha, sa sœur de six ans. Scruffy ne veut pas rester tranquille.

Scruffy, un chat à trois pattes que Dotty avait sauvé du piège d'un braconnier, résistait aux efforts de la fillette pour lui nouer un ruban autour du cou.

— Mon cœur, les garçons n'aiment pas trop les frou-frous. Mets plutôt le ruban à ta poupée.

Henrietta, quinze ans, leva les yeux de son livre.

— Elle l'a pris sur sa poupée.

— N'es-tu pas censée travailler ta harpe, Henny ? demanda Dotty.

Sa sœur lui tira la langue.

— Non, je suis censée lire Ovide en grec.

Leur père, sir Henry, avait été pasteur jusqu'à la mort de son frère aîné quelques années plus tôt. Au grand désarroi de Henny, il avait décidé que tous ses enfants devaient apprendre le latin et le grec.

Dotty lorgna le livre de sa sœur. Sa couverture marbrée était reconnaissable entre toutes : il s'agissait d'un des fameux romans sentimentaux publiés par Minerva Press.

— Ceci n'est pas du Ovide.

Henny poussa un soupir exagéré et leva les yeux au ciel.

— Les dames ne doivent-elles pas être élégantes et stupides ?

— Non, elles doivent avoir *l'air* stupide, répliqua Dotty. Ce qui est complètement ridicule. Je refuse d'épouser un homme qui serait convaincu que les femmes n'ont pas de cervelle.

— Dans ce cas, rétorqua Henny, tu risques de finir vieille fille.

— Lord Worthington apprécie l'intelligence de Grace. Je suis convaincue qu'il existe d'autres gentlemen comme lui.

La sœur aînée de Charlotte, Grace, était désormais la comtesse de Worthington. Elle avait emmené tous ses plus jeunes frères et sœurs avec elle à Londres pour la première saison de Charlotte. Peu après son arrivée en ville, elle était tombée amoureuse de Mattheus, comte de Worthington. Trois semaines plus tard, ils étaient mariés.

Avant que Henny ait pu répondre, la porte s'ouvrit.

— Mademoiselle, annonça Polly, la femme de chambre de Dotty, Madame vous demande.

Dotty coinça son aiguille et reposa le chausson.

— Elle va bien ?

— Oh oui, mademoiselle, répondit une Polly visiblement excitée. Elle vient de recevoir une lettre de Londres et m'a aussitôt envoyée vous chercher.

Dotty se précipita dans le couloir.

— J'espère que tout va bien.

Il n'y avait rien d'extraordinaire à recevoir une lettre de Londres. La plupart de leurs connaissances s'y trouvaient actuellement pour la saison. Dotty y aurait été elle aussi avec sa mère si, la veille du départ, cette dernière n'avait fait une mauvaise chute et ne s'était cassé la jambe.

— Je pense que oui, dit Polly qui la suivait. Madame souriait.

Quelques instants plus tard, Dotty pénétrait dans le boudoir de sa mère.

— Maman, qu'y a-t-il ?

Brandissant une feuille de papier, sa mère lui adressa un grand sourire.

— Une nouvelle merveilleuse et inattendue. Tu vas avoir ta saison, après tout !

Dotty en resta un moment bouche bée, avant de s'asseoir auprès de sa mère.

— Je ne comprends pas. Je croyais que grand-maman Bristol ne pouvait me chaperonner à cause de l'accouchement de tante Mary.

— Cette lettre, dit sa mère en agitant de nouveau la missive, vient de Grace.

Dotty sentit son cœur s'emballer.

— Que... que dit-elle ?

— Quand Charlotte a appris que tu ne pouvais venir en ville pour tes débuts, elle a demandé à Grace de

t'inviter. Et Grace dit que tu ne les dérangeras en rien. Elle doit déjà s'occuper de Charlotte et de lady Louisa Vivers, la sœur de Worthington, et d'après elle, une jeune fille de plus ou de moins dans une maison où il y a déjà onze enfants ne fera pas grande différence. Elle ajoute aussi que ton bon sens sera le bienvenu.

Elle releva les yeux vers sa fille.

— Ce en quoi je suis bien d'accord avec elle, même si je soupçonne Grace de mentionner cela pour le bénéfice de papa. Tu sais qu'il déteste être l'obligé de qui que ce soit. Grace ajoute qu'il serait fort dommage que tu ne puisses faire tes débuts dans le monde avec Charlotte comme vous deux l'espérez depuis si longtemps.

Elle reposa la lettre d'un geste assez théâtral.

— Alors, qu'en dis-tu ?

Pendant ce qui parut durer une éternité, Dotty fut incapable de dire quoi que ce soit. Son esprit, qui ne l'avait encore jamais trahie, semblait l'avoir désertée. C'était presque trop beau pour être vrai.

— Je n'aurais jamais pensé..., dit-elle enfin. Eh bien, je me doutais que Charlotte demanderait à Grace de m'inviter – dans sa dernière lettre, elle disait que je lui manquais atrocement –, mais je n'imaginai pas que lord Worthington accepterait. Même lady Louisa m'a écrit. Elle affirme qu'elle a tellement entendu parler de moi qu'elle a l'impression de déjà me connaître et qu'elle aimerait que je sois en ville avec Charlotte et elle.

Soudain, le fait qu'elle allait réellement partir pour Londres la frappa.

— Je vais faire mes débuts ! s'exclama-t-elle en bondissant de son siège pour étreindre sa mère. Oh, si seulement tu pouvais venir !

Sa mère lui tapota le dos.

— Moi aussi, j'aimerais venir, mais Grace s'occupera bien de toi.

— Quand allons-nous en parler à papa ? Je ne suis pas certaine qu'il sera aussi ravi que nous.

Et si son père refusait de la laisser partir ? Ce serait horrible.

Sa mère leva brièvement les yeux au ciel en lâchant un soupir.

— Si on l'écoutait, tu ne ferais pas tes débuts avant tes vingt ans. Il est au village. J'ai laissé un message pour lui demander de passer me voir dès qu'il sera de retour. Nous n'avons pas une seconde à perdre, poursuivit-elle en se redressant sur ses coussins. Il y a tant à faire !

Tournant la tête vers la femme de chambre qui était restée à l'entrée de la pièce, elle ajouta :

— Polly, fais descendre les malles du grenier et commence à préparer les affaires de Dotty.

— Bien, madame.

Une fois la porte refermée, lady Sterne se pencha vers sa fille et adopta une voix de conspiratrice.

— Cela ne va pas plaire à ton père que tu ailles seule à Londres, mais ne t'inquiète pas, ma chérie, je le convaincrai.

Dotty croisa les doigts.

— Il faut que j'écrive à Grace et à Charlotte pour les remercier.

— Oui, dit sa mère en ouvrant son carnet de notes et en portant la pointe de son crayon à sa bouche pour l'humecter. Papa ne te laissera pas voyager seule avec Polly, mais il me semble que la sœur de Mme Parks doit se rendre en ville. Je vais lui demander si elle peut veiller sur toi. Après tout, cela lui évitera de louer une voiture.

Dotty acquiesça.

— Elle comptait prendre la malle-poste.

— Alors, elle sera contente de voyager dans une voiture privée et de faire une halte dans une bonne

auberge. Bon, va donc aider Polly. Je te ferai appeler dès que j'aurai parlé à ton père.

Dans la chambre de Dotty, quatre malles étaient déjà ouvertes devant la garde-robe. Elle se mit à plier les vêtements qui étaient étalés sur son lit.

— J'espère que maman réussira à convaincre papa, dit-elle à sa femme de chambre.

Polly lui adressa un regard entendu.

— Je ne crois pas que sir Henry ait la moindre chance contre Madame. Elle aura le dernier mot, affirma-t-elle en hochant vigoureusement la tête.

Dotty sourit. C'était souvent le cas.

Deux heures plus tard, sir Henry Sterne contemplait d'un œil sévère la lettre qu'il tenait à la main.

— Ceci vient de Worthington. Je suppose que tu en as reçu une de Grace.

Lady Sterne sourit. Elle aimait tendrement son mari, mais sa tendance à ne jamais accepter le moindre service de la part d'autrui était parfois agaçante. Il était hors de question qu'il gâche la première saison de Dotty.

— En effet. Je suis si heureuse pour Dorothea ! Charlotte et elle rêvaient depuis des années de faire leurs débuts ensemble... Et toutes ces robes que nous lui avons achetées ! Il serait dommage de ne pas les utiliser.

Cet argument n'eut aucun effet sur son mari.

— Worthington promet de veiller sur Dotty comme il le fait déjà sur sa sœur, lady Louisa, et sur Charlotte...

Le front de sir Henry se plissa un peu plus.

— Mais, Cordelia, nous ne le connaissons pas au point de lui confier notre fille. Et à Londres, qui plus est.

Cordelia usa de son ton le plus patient.

— Henry, nous connaissons Grace, et Worthington a une excellente réputation. D'ailleurs, Grace ne lui

aurait jamais confié la garde de ses frères et sœurs si elle n'avait pas une absolue confiance en lui.

— Oui, mais veiller sur *trois* jeunes filles ?

En voyant son expression horrifiée, elle faillit éclater de rire.

— Tu oublies qu'il y aura aussi Jane Carpenter, la cousine de Grace, et la belle-mère de Worthington, la comtesse douairière. Les filles seront parfaitement chaperonnées et, comme Grace nous l'a rappelé, elle pourra compter sur le bon sens de Dotty.

— Hum, fit son époux en contemplant de nouveau la lettre d'un air qui, désormais, semblait surtout perplexe. La saison étant déjà bien entamée, lord Worthington désire une réponse rapide. Je suppose que je devrais lui écrire.

Cordelia lui sourit.

— Cela signifie-t-il que tu acceptes de laisser partir Dorothea ?

Son mari lui adressa un regard non dénué d'humour.

— Je te connais, ma chérie. Si je refusais, j'en entendrai parler jusqu'à la fin de mes jours. Tu es aussi têtue que ta mère.

— Tu ne devrais pas t'en plaindre, mon cher. Si nous, les femmes de cette famille, n'étions pas aussi obstinées, nous n'aurions jamais pu nous marier, toi et moi.

Cordelia faisait de son mieux pour cacher le triomphe dans sa voix.

— Comment envisages-tu le voyage de Dotty ? s'enquit-il.

— Laisse-moi m'occuper des détails.

— Bon. Sachant que tu vas vouloir qu'elle parte au plus vite, j'aimerais lui parler.

— Bien sûr, mon amour.

Dotty ralentit le pas avant de pénétrer dans le bureau de son père. Son ventre se noua quand elle découvrit

son air sévère. Il n'allait pas la laisser partir. Autant en prendre son parti. Piquer une crise de nerfs n'y changerait rien. Prenant une longue inspiration, elle se prépara à la mauvaise nouvelle.

— Oui ?

— Ton père souhaite te parler.

Dotty tourna vivement la tête et découvrit sa mère allongée sur le canapé, sa jambe prise dans son attelle étendue devant elle. Si elle s'était donné la peine de descendre jusqu'ici malgré son état, ce devait être important.

Sir Henry contourna le bureau pour prendre sa fille par les épaules.

— Tu peux rejoindre Charlotte pour la saison. Néanmoins, tu te doutes de ce que j'en pense. Tu es encore jeune, et il n'y a aucune raison pour que tu te maries si tôt.

Elle garda un air aussi grave que lui.

— Oui, papa.

Il s'éclaircit la voix.

— Si un jeune homme s'intéresse à toi, qu'il s'adresse en premier lieu à lord Worthington. Le comte saura s'il s'agit d'un gentleman convenable.

Dotty hocha la tête. Le soulagement et une folle excitation étaient en train de la submerger.

— Par ailleurs, avec le nombre de résidents qui pullulent déjà chez les Worthington, sans compter les chiens, tu dois me promettre de ne ramener aucun animal errant ni aucune âme en détresse à Stanwood House. Je te connais, tu recueillerais la Terre entière si on te laissait faire.

— Je te le promets, papa.

Il la couva quelques secondes d'un regard inhabituellement brillant.

— Bon, fit-il, l'air résigné, je vais voir si la voiture est prête.

Dès que son père eut fermé la porte, Dotty poussa un petit cri et se précipita vers sa mère pour l'étreindre.

— Oh, maman ! Merci, merci ! Je ne pourrai jamais assez te remercier.

— Si, tu peux... en t'amusant. Mais n'oublie pas ce que t'a dit ton père. Avec tous ces enfants et deux danois, les Worthington n'ont pas besoin que tu ramènes chez eux des chiens à trois pattes, des chats à moitié aveugles ou des gamins abandonnés.

— Oui, maman. Je ferai de mon mieux, dit Dotty en souriant.

Tout le monde aimait Scruffy – il n'avait pas son pareil pour attraper les souris –, et Benjy était en train de devenir un très gentil jeune garçon. Humains et animaux n'avaient besoin que d'une chance dans la vie, et si on pouvait la leur offrir... Cependant, ses parents avaient raison. Ramener des êtres en perdition à Sterne Manor était une chose, en encombrer la demeure d'autrui une autre, bien différente. Dotty pria le Ciel pour ne pas rencontrer une personne dans le besoin.

## 2

L'orgueil encore blessé d'avoir été éjecté de la demeure de son cousin, Matt Worthington, Dominic, marquis de Merton, s'installa dans sa suite au Pulteney. Fumer le cigare était du dernier chic. Certes, Dom n'aurait jamais tenté d'en allumer un au White's, son propre club où cela était interdit, mais le problème n'était pas là. Son titre de noblesse étant supérieur à celui de Worthington, il aurait dû être traité avec les égards dus à son rang et non prié de faire ses bagages. Cela étant, heureusement qu'il n'aimait pas vraiment fumer, car le Pulteney ne le permettait pas non plus.

Il aurait dû être en train d'accomplir son *Grand Tour*<sup>1</sup> au lieu de rester coincé en ville. Mais sa mère en avait décidé autrement. Ayant appris le mariage de son cousin, elle avait apparemment estimé que le moment était venu pour Dom d'œuvrer à sa descendance, ce en quoi elle n'avait pas tout à fait tort. Sa succession ne se ferait pas toute seule, et il avait un devoir envers la famille et envers tous les gens qui travaillaient au service du marquis sur tous ses domaines. Peut-être partirait-il à l'étranger après son mariage.

---

1. En français dans le texte. Traditionnellement, long voyage en Europe effectué par les jeunes gens de la haute société pour parfaire leur éducation. (*N.d.T.*)

Non qu'il désirât vraiment quitter l'Angleterre qui demeurait, selon lui, la seule nation civilisée en ce monde. Il aimait l'ordre par-dessus tout, et voyager bouleverserait sans le moindre doute ses habitudes. Il ne souhaitait pas, par exemple, visiter la France. Un pays dont les habitants souhaitaient trancher la tête des meilleurs d'entre eux – les aristocrates – ne méritait pas qu'on s'y intéresse. Il était essentiel de respecter l'ordre des choses. L'existence était bien meilleure quand chacun suivait les règles et restait à sa place.

Il envisagea encore une fois de rouvrir Merton House pour la saison, mais à quoi bon sans la présence de sa mère qui, après lui avoir fait part de son souhait de le voir convoler, était demeurée dans leur domaine à la campagne ? Si elle n'était pas là pour servir d'hôtesse, il ne pourrait y organiser la moindre réception, sauf peut-être pour ses amis les plus proches. Non, l'hôtel convenait mieux pour le peu de temps qu'il comptait passer en ville, et il ne lui en faudrait pas beaucoup pour se trouver une femme. Marquis et doté d'une fortune considérable, il faisait un parti plus qu'enviable.

— Witten ?

— Oui, monsieur ? répondit son valet.

— Je dînerai au White's.

— Bien, monsieur.

Dom griffonna un mot à l'intention de son ami, le vicomte Fotherby, lui demandant s'il voulait dîner avec lui. Le temps qu'il s'habille, la réponse acceptant l'invitation était arrivée.

Peu après, alors qu'une bruine légère se transformait en pluie persistante, Dom tendait sa canne et son chapeau à un valet au White's et rejoignait Fotherby dans la fameuse salle des paris du club. William Alvanley, un autre de ses amis, était assis près de la fenêtre en compagnie d'un homme qui contemplait la vitre avec une insistance curieuse.

Dom se tourna vers Fotherby.

— Que font-ils ?

— Ils ont parié cinq mille livres sur la goutte qui atteindra la première le rebord inférieur.

En dépit de sa proximité avec le cercle intime du prince régent – Prinny, comme on le surnommait –, Dom n'avait guère d'indulgence pour les paris extravagants de ses amis. Alvanley allait finir par se ruiner.

— Es-tu prêt à dîner ou bien veux-tu connaître le dénouement ?

— Je suis affamé, déclara Fotherby en vidant d'une traite son verre de vin. Je croyais que tu ne comptais pas venir en ville cette année.

Ils se dirigèrent vers la salle à manger.

— Mes plans ont changé, répondit Dom. J'ai décidé de me marier.

— Te marier ? s'étrangla Fotherby. Avec qui ?

— Je n'en sais rien encore, mais j'ai dressé une liste des qualités nécessaires chez ma future épouse. Une excellente éducation, évidemment, et une humeur égale : je ne veux pas de crise de nerfs ou d'idées farfelues. Elle devra aussi être docile, discrète et agréable à regarder – après tout, elle doit me donner un héritier –, et savoir ce que l'on attend d'une marquise. Bien sûr, en aucun cas scandaleuse. Voilà, je pense que cela couvre à peu près tout.

— En d'autres termes, un parangon de vertu.

Dom acquiesça sèchement.

— En effet. C'est le moins que je puisse attendre de mon épouse.

Dotty arriva à Stanwood House, dans Mayfair, peu après 15 heures. Selon les lettres de Charlotte, les Carpenter et les Vivers s'entendaient à merveille. La mère de Louisa, la comtesse douairière, vivait aussi

avec eux, Matt étant cependant le seul tuteur légal de ses quatre sœurs.

Lorsque Royston, le majordome de Stanwood House, ouvrit la porte, Dotty faillit bien se faire piétiner par une horde d'enfants menée par Daisy, l'énorme danois des Carpenter.

— Nous avons vu ta voiture arriver, cria une petite voix suraiguë.

Daisy essaya de s'envelopper autour de ses jambes pendant que Charlotte et une jeune dame aux cheveux bruns – Louisa, sans doute – s'avançaient. Dotty éclata de rire.

— Je ne pensais pas recevoir un tel accueil.

Un aboiement sonore retentit au bout du hall.

— Et voilà Duke, annonça Charlotte.

— Assez. Laissez-la au moins entrer dans la maison.

La voix de stentor de lord Worthington fit reculer tout le monde, humains et bêtes, à l'exception de Charlotte et de Louisa.

Une fois que les enfants se furent écartés, le comte de Worthington, un grand gentleman aux larges épaules, s'approcha en tenant la main de Grace, dont la chevelure blonde offrait un contraste saisissant avec celle, presque noire, de son mari. Ils formaient un couple magnifique.

— Je t'avais bien dit que nous étions tous impatients de te voir, déclara Grace avec bonne humeur avant d'étreindre Dotty.

Celle-ci sourit, heureuse de retrouver les Carpenter.

— Oui, c'est vrai. Mais quel accueil, néanmoins !

— Je suis si contente que tu sois là ! dit Charlotte en la prenant dans ses bras à son tour. Voici Louisa, la sœur de Matt et ma nouvelle sœur.

Elle grimaça.

— Pas techniquement, bien sûr, mais il fallait bien que nous trouvions comment nous appeler.

Dotty tendit la main à Louisa, qui l'embrassa sur la joue.

— Je suis ravie de te rencontrer enfin, dit Louisa sans s'embarrasser de la moindre formalité. Nous allons être les meilleures amies du monde, toutes les trois.

Se rendant compte qu'elle n'avait pas encore salué le comte, Dotty lui tendit la main. Il la prit, mais quand elle voulut exécuter une révérence, il la retint.

— Pas de cérémonie entre nous. Et appelez-moi Matt, comme tout le monde.

— Merci, monsieur. Je ne saurais vous dire à quel point je vous suis reconnaissante d'avoir écrit à mon père.

Avant qu'il ait pu répondre, Charlotte reprit la main de Dotty.

— Il faut que nous te montrions ta chambre. Elle est juste à côté de la mienne. Nous allons te laisser te rafraîchir et te changer, puis nous prendrons le thé avant d'aller au parc. Louisa et moi partageons le même boudoir. Désormais, c'est aussi le tien.

Dotty suivit son amie à l'étage.

— Après deux jours passés en voiture, marcher me fera du bien.

— Je te comprends tout à fait, dit Louisa en nouant son bras au sien. Je ne sais pas comment on peut vouloir se reposer quand on est resté enfermé si longtemps dans une cabine minuscule.

Charlotte et Louisa lui montrèrent le petit boudoir puis sa chambre, avant de la laisser seule pour qu'elle puisse se rafraîchir.

Polly émergea d'une porte qui devait donner sur le dressing.

— Ah, vous voilà, mademoiselle. Je vous ai apporté une nouvelle tenue, dit-elle en lui montrant une robe d'après-midi en mousseline rose et un spencer en cachemire.

Quand Dotty retourna dans le boudoir, Charlotte et Louisa étaient penchées sur des gravures de mode.

— Viens nous dire ce que tu en penses, dit Charlotte en tapotant un siège.

Elle désigna l'image d'une dame dans une robe de bal couleur crème ornée de dentelle, et Dotty songea que cette toilette irait à merveille à son amie, dont la chevelure était du même blond que celle de Grace.

Le thé ne tarda pas à arriver. Une fois que tasses et gâteaux furent distribués, on lui dévoila le programme des divertissements à venir. En premier lieu, il y aurait le bal donné pour les débuts de Charlotte et de Louisa.

— Grace et maman ont accepté que tu fasses aussi ton entrée dans le monde ce soir-là, annonça Louisa, qui ne se souciait visiblement pas le moins du monde de devoir partager son bal avec une troisième jeune femme.

— Il faudra que je les remercie, déclara Dotty. Oh, je suis si impatiente. Vous avez tellement d'avance sur moi !

Tous ses rêves étaient en train de se réaliser. Malgré les lettres de Louisa, dans lesquelles celle-ci se proclamait déjà son amie, elle n'y avait pas vraiment cru jusqu'à présent. Les choses auraient été bien plus compliquées pour elle si la « sœur » de Charlotte avait décidé de ne pas l'apprécier.

Un peu plus tard, elles quittèrent ensemble la maison, suivies à distance discrète par trois valets.

Marchant entre ses deux amies, Dotty remarqua :

— Maman dit qu'elle avait toujours une femme de chambre avec elle quand elle se déplaçait en ville.

— Selon Matt, il vaut mieux que ce soit des valets qui nous accompagnent, répondit Louisa. Ainsi, si l'une d'entre nous se blesse, il y aura toujours un homme pour la porter à la maison.

— Et nous sommes moins limitées pour faire des courses, puisqu'ils se chargent des paquets, renchérit Charlotte comme elles parvenaient à l'entrée de Hyde Park.

Elle esquissa une grimace assez comique en ajoutant :

— C'est l'heure de la promenade. Le point de rendez-vous du beau monde. Ici, les gens de goût sont censés faire semblant de tout savoir et afficher leur ennui. Je n'en vois pas l'intérêt. Pourquoi jouer les blasés alors qu'en fait on prend du bon temps ?

— Comme c'est étrange ! s'étonna Dotty. Et moi qui croyais savoir ce qui m'attendait à Londres. Apparemment, j'ai bien des choses à apprendre.

— C'était pareil pour Louisa et moi, la rassura Charlotte. Tu nous rattraperas très vite.

Peu après, elles furent hélées par deux élégants gentlemen que Charlotte et Louisa semblaient connaître. Elles s'immobilisèrent, les laissant approcher.

— Dotty, annonça Charlotte, permets-moi de te présenter lord Harrington et lord Bentley. Messieurs, voici mon amie d'enfance, Mlle Dorothea Sterne. Elle résidera avec nous pour la saison.

Ils les accompagnèrent un bref moment, demandant à ces demoiselles de leur accorder quelques danses au bal du lendemain. Une fois qu'ils furent partis, Dotty secoua la tête.

— Je n'arrive pas à croire que j'ai déjà deux danses réservées.

— Ils sont très gentils, n'est-ce pas ? remarqua Charlotte en rougissant.

Louisa lui lança un regard malicieux.

— Je sens que lord Harrington va demander la permission de te courtiser.

— Ah ! Et je dirais que lord Bentley est assez entiché de toi.

Louisa leva les yeux au ciel.

— Je préférerais qu'il ne le soit pas. C'est quelqu'un de bien, mais je ne désire pas l'épouser.

Même si elle ne connaissait Louisa que depuis fort peu de temps, Dotty se dit que le pauvre lord Bentley ne ferait pas le poids face à elle. Sa nouvelle amie avait besoin de quelqu'un de beaucoup plus sûr de lui.

Prenant la main de Charlotte, elle lui demanda :

— Et toi, quels sont tes sentiments à l'égard de lord Harrington ?

Son amie rougit un peu plus.

— Il est très charmant, mais Grace dit qu'il vaut mieux prendre son temps.

Elles continuèrent à déambuler dans l'allée. Soudain, un cri retentit derrière elles, suivi d'une certaine agitation. Dotty se retourna. Un petit chien avait attrapé les glands qui ornaient la botte d'un gentleman et reculait en grondant et en agitant furieusement la queue, essayant d'arracher son trophée. Comme un idiot, l'homme ne cessait de secouer la jambe, tentant de lui donner des coups de pied, faisant ainsi croire à l'animal qu'il désirait jouer.

Dotty réprima un fou rire, mais quand l'homme brandit sa canne pour frapper le chien, elle se rua vers lui.

— Allons, monsieur ! Mais que faites-vous ?

Elle s'accroupit. L'animal, un caniche, n'était guère plus qu'un chiot. Elle leva un regard sévère vers l'homme.

— Honte à vous.

Elle se mit en devoir d'arracher les glands de la gueule du petit chien, mais chaque fois que l'homme secouait la jambe dans l'espoir de faire lâcher prise au chiot, celui-ci s'accrochait de plus belle à sa proie, grondant et secouant la tête.

— Mais cessez de bouger, à la fin ! Êtes-vous à ce point stupide que vous ne comprenez pas qu'il croit que vous voulez jouer ?

— Enlevez-moi ça de la jambe, cria l'homme d'une voix que la crainte rendait aiguë. Quelqu'un paiera pour cette offense. Est-ce votre bête ?

Préférant ne pas lui répondre, elle compta jusqu'à dix, respira un bon coup et parvint finalement à retirer les glands dorés ornés de franges de la gueule du caniche.

— Voilà, dit-elle en prenant le chien dans ses bras et en caressant ses boucles serrées. Où est ton maître ?

À cet instant précis, deux jeunes garçons accoururent.

— Oh, mademoiselle ! Merci beaucoup. Nous le cherchions partout. Bennie nous a échappé.

Ayant dû renoncer aux bottes, Bennie s'attaquait aux rubans du chapeau de Dotty. Elle éclata de rire.

— Allons, allons, cher monsieur. Ceux-ci ne vous appartiennent pas non plus.

Elle sauva ses rubans et tendit le caniche aux garçons.

— Nous paierons pour les dégâts, mademoiselle.

— Inutile, répondit-elle avec un sourire. Servez-vous de cet argent pour lui acheter une laisse. Ainsi, Bennie ne s'échappera plus.

— Il n'a que douze semaines, dit l'un des gamins. Nous ne pensions pas qu'il pouvait galoper aussi vite.

— Ni aussi loin, ajouta l'autre.

— Merci, répétèrent-ils à l'unisson.

Eh bien, les chiots restaient des chiots et les garçons des garçons.

— Allez-y, maintenant, et tenez-le à l'œil.

— Attendez un peu, grogna l'homme aux glands. Vous me devez une compensation. Votre bête féroce a ruiné mes bottes.

Dotty se tourna aussitôt vers lui, furieuse.

— Monsieur, vous êtes ridicule. C'est entièrement votre faute. Si vous vous étiez comporté comme une personne sensée et vous étiez contenté de prendre ce

petit chiot dans vos bras, vos bottes n'auraient nullement souffert.

Charlotte et Louisa venaient de la rejoindre. Les valets se tenaient juste derrière elles.

— Dotty, tout va bien ? s'enquit Charlotte.

— *Je* vais bien.

Dotty remarqua que Louisa toisait d'un œil noir le compagnon de l'homme, qui s'était jusque-là tenu à l'écart et qu'elle n'avait pas encore remarqué.

Le contraste entre cet homme-ci et le gandin aux glands était saisissant.

Elle comprenait à présent pourquoi son père parlait avec mépris de ceux qu'il appelait des « dandys ». L'homme aux bottes appartenait assurément à cette catégorie. Le col de sa chemise était si haut et raide qu'il pouvait à peine tourner la tête. Sa veste était excessivement cintrée, et son gilet aux rayures pourtant voyantes était tellement recouvert de chaînes et autres ornements qu'on le distinguait à peine. En revanche, avec sa redingote bleu marine et son pantalon couleur chamois, son compagnon était d'une élégance absolue. Aucune dorure n'ornait ses bottes si parfaitement vernies que le soleil s'y réfléchissait. Avec ses cheveux d'un blond doré coiffés avec style et ses yeux d'un bleu très profond, il était à vrai dire très séduisant. Puis ses lèvres arborèrent un sourire moqueur, ce qui gâcha cette impression favorable.

— Merton, le salua Louisa avec une pointe de dédain dans la voix. Un de tes amis, je suppose.

Merton s'éclaircit la voix.

— Fotherby, permets-moi de te dire que la dame a raison. Tu aurais dû pouvoir arrêter cet animal avant qu'il commette le moindre dégât.

Son ami se retourna vivement vers lui avec l'air de quelqu'un qu'on vient de trahir. Le regard de Merton resta

indéchiffrable, mais il fit pourtant effet, car ledit Fotherby s'inclina de façon à peine perceptible devant Dotty.

— Mademoiselle, mes plus profondes excuses pour ne pas avoir su éviter une scène inutile.

N'étant pas de nature rancunière, elle hocha la tête.

— Excuses acceptées, monsieur.

Merton haussa les sourcils et adressa un regard appuyé à Louisa.

— Très bien, dit celle-ci à contrecœur. Mademoiselle Sterne, puis-je vous présenter le marquis de Merton, mon cousin ? Merton, voici Mlle Sterne, une amie d'enfance de lady Charlotte.

Dom s'inclina et vit avec satisfaction Mlle Sterne exécuter une gracieuse révérence. Il ne s'était guère intéressé au début de son altercation avec Fotherby, la prenant pour une de ces modernes harpies, jusqu'à ce qu'elle se relève et qu'il découvre son visage. Botticelli n'aurait su peindre une telle perfection. Les boucles noires aux reflets bleutés qui s'échappaient de son chapeau formaient un cadre parfait à son visage en forme de cœur. Elle le fixait avec des yeux d'un vert éclatant, de la couleur de la mousse au printemps. Il avait vu beaucoup de femmes superbes, cette saison – dont lady Charlotte –, mais aucune n'égalait Mlle Sterne.

Mais *Dotty* ! Quelle horreur. Ce devait être un diminutif. Il l'espérait, en tout cas. Sinon, il faudrait changer son prénom.

Louisa ne lui avait donné aucune indication quant au statut social de Mlle Sterne. Cependant, une « mademoiselle » pouvait bien être la fille d'un vicomte, ce qui serait encore acceptable. Tout rang inférieur ne saurait convenir. Sauf si elle appartenait à une longue lignée, auquel cas il pourrait faire une exception. Il devait songer aux conséquences pour son marquisat.

Se penchant sur sa main, il lui saisit les doigts.

— C'est un immense plaisir de vous rencontrer, mademoiselle Sterne. Je prie pour que vous me permettiez de vous revoir.

— Eh bien, intervint sa cousine, cherchant visiblement à calmer ses ardeurs, cela ne sera possible que si tu daignes venir à Stanwood House. Mlle Sterne y réside avec nous pour la saison.

Il réprima un frisson devant la perspective d'affronter de nouveau la horde de Worthington et de Carpenter, surtout Theodora, la plus jeune sœur du comte, mais réussit à garder le sourire.

— Peut-être le ferai-je.

Worthington avait déclaré en termes on ne peut plus clairs qu'il ne souhaitait pas que Dom entreprenne de courtiser l'une des jeunes filles sur lesquelles il veillait. Bien sûr, à l'époque, cela ne concernait que lady Charlotte et lady Louisa. Il se demanda si cette restriction englobait aussi Mlle Sterne.

Ces dames leur firent leurs adieux et s'en furent. Fotherby attendit qu'elles soient hors de portée de voix pour demander :

— Comment as-tu pu me transformer en objet de dérision ? Cette Mlle Sterne s'est montrée très insolente.

Malgré sa vue excellente, Dom sortit son monocle et s'en servit pour contempler son ami avec dédain.

— Je n'ai agi ainsi que pour t'éviter d'avoir l'air encore plus idiot. Franchement, Fotherby, c'était un chiot ! Un *tout petit* chiot.

Fotherby contempla sa botte.

Les glands à moitié arrachés pendaient sur le cuir sans lustre. Pourquoi gardait-il un valet incapable de cirer ses bottes correctement ? se demanda Dom.

— Oui, bon, grommela Fotherby, je suppose que tu as raison. C'est juste que je n'aime pas les chiens.

— Ne pas aimer les chiens confine à la trahison, déclara Dom avec emphase. Ce n'est pas anglais. Tout

homme qui se respecte possède au moins un chien. Comment chasserions-nous, sinon ?

Fotherby resta silencieux un long moment avant de répondre :

— Oui, bien sûr, tu as raison. C'était idiot de ma part. Comptes-tu dîner au White's ce soir ?

— Où, sinon ? Viendras-tu, toi aussi ?

— Absolument. Disons 20 h 30 ?

Dom inclina la tête.

— À tout à l'heure, donc.

Et il rentra à son hôtel. Mais quand il demanda à la réception qu'on fasse monter du thé dans ses appartements, il fut informé qu'il ne résidait plus dans cet établissement.

— Je vous demande pardon ? fit-il en toisant l'employé. Je ne me rappelle pas avoir donné mon congé.

L'homme s'inclina et lui tendit une missive.

— Milord, on m'a demandé de vous remettre ceci.

Dom ouvrit la lettre et reconnut sur-le-champ l'écriture de sa mère. Elle était à Londres et le priait de venir s'installer avec elle à Merton House. Finalement, elle comptait passer le reste de la saison en ville.

Après avoir remercié le concierge, il tourna les talons et quitta l'hôtel. À vrai dire, il était soulagé : ce serait agréable de retrouver son personnel. Ses domestiques connaissaient ses goûts et ses habitudes et lui témoignaient évidemment toute la déférence nécessaire. Mais pourquoi sa mère avait-elle subitement décidé de venir ? Quoi qu'il en soit, son arrivée était une surprise bienvenue.

### 3

Eunice, marquise de Merton, arpentait son boudoir élégamment décoré dans divers tons de bleu. Dominic ne devrait plus tarder, à présent. Elle se tourna vers sa cousine et dame de compagnie depuis de nombreuses années maintenant, Mlle Matilda Bradford.

— Crois-tu que je me sois montrée trop cavalière en faisant rapatrier ses affaires du Pulteney ?

Matilda lui lança un regard perplexe.

— Ce n'est pas tant ce que je crois qui compte, mais ce qu'il en pense, lui.

Eunice s'installa sur un canapé placé devant les fenêtres qui donnaient sur les jardins.

— Je suppose que nous ne tarderons pas à le savoir. Il s'y prend très, très mal pour rechercher une épouse. Quand il m'a envoyé la liste des dames qu'il envisageait, j'ai failli en pleurer de frustration. Aucune d'entre elles n'aura le désir ou la volonté de s'opposer à lui. Elles se contenteront d'acquiescer et de minauder, trop contentes d'avoir mis le grappin sur le marquis de Merton. Pire encore, elles ne feront que l'encourager à être encore plus engoncé dans ses habitudes qu'il ne l'est déjà. Je n'ai jamais connu de jeune homme de vingt-sept ans aussi guindé. Son pauvre père doit se retourner dans sa tombe.

Matilda grimaça.

— Je suis d'accord, mais ce n'est pas entièrement la faute de Dominic.

— Tu as raison. Mon frère n'aurait jamais dû devenir son tuteur. Oh, il était plein de bonne volonté, mais sa seule priorité consistait à inculquer à Dominic le sens du devoir. Sais-tu que les sœurs de Worthington le surnomment « Sa Marquiserie » ?

Matilda émit un petit rire.

— J'ai entendu quelque chose comme cela, en effet.

— Une telle animosité dans la famille est pour le moins embarrassante, dit Eunice en se relevant. D'autant que Louisa fait ses débuts cette saison et qu'elle ne l'épargnera pas. Je refuse que mon fils devienne la cible des moqueries de la bonne société. L'idéal serait qu'il trouve une jeune femme qui aura assez d'influence sur lui pour qu'il revoie ses priorités. En tant que marquis de Merton, il devrait ouvrir une nouvelle voie, au lieu de rester à la traîne de l'ancienne génération.

Matilda prit un air dubitatif.

— Et comment te proposes-tu de réaliser une telle prouesse ?

— C'est simple. Il doit tomber amoureux d'une femme qui sera un défi permanent à ses croyances.

— Eunice, tu sais très bien que cela n'a rien de simple, bien au contraire. La plupart de ces filles tueraient père et mère pour épouser un marquis.

Sa cousine avait raison. Dominic n'allait pas tomber par le plus grand des hasards sur la femme idéale. Il serait donc judicieux de donner un petit coup de pouce au destin.

— Dressons une liste des familles les plus libérales de Londres. Demain, nous commencerons les visites. Dominic tient toujours à m'escorter lors de mes sorties. Cela ne lui plaira peut-être pas, mais il m'accompagnera.

— Tu as raison, cela ne lui plaira pas, répondit Matilda en prenant place devant un petit bureau pour

commencer à écrire. Mais, au moins, cela le poussera dans la bonne direction.

Une heure plus tard, quand il pénétra dans la pièce, Dominic vint droit vers Eunice. Une inquiétude réelle, à laquelle se mêlait une certaine irritation, se lisait sur son beau visage.

— Mère, est-ce que tout va bien ? Quand êtes-vous arrivée ?

Elle rit et lui offrit sa joue, qu'il embrassa.

— Tout va bien. Nous sommes là depuis midi à peu près. Je suis passée à ton hôtel, mais tu étais sorti. Dans la mesure où tu habites toujours la maison lorsque je suis en ville, j'ai cru bon de faire rapatrier tes affaires.

Elle haussa les sourcils.

— Ai-je eu tort ?

— Non, pas du tout, dit-il, souriant. Je suis heureux d'être ici.

Lui prenant la main, elle le conduisit vers un canapé.

— Viens, mettons-nous à l'aise.

Dominic la contempla d'un air perplexe.

— Pourquoi êtes-vous ici, mère ? Je croyais que vous vouliez éviter la saison cette année.

Elle le regarda, en prenant garde à ne pas se trahir.

— Eh bien, tous nos voisins étant partis, la vie à la campagne devenait assez ennuyeuse. Matilda et moi avons décidé que nous avions besoin de nous divertir un peu.

Il la dévisagea un long moment.

— Est-ce là la seule raison ?

— Bien sûr, répondit-elle en soutenant son regard. Quelle autre raison pourrais-je avoir ?

— Vous ayant envoyé ma liste, il m'est venu à l'esprit que vous voudriez peut-être intervenir dans le choix de ma future épouse.

Eunice ouvrit de grands yeux.

— Mon cher fils, voilà une affaire qui ne concerne que toi. Même en rêve, je ne voudrais m'en mêler.

Après avoir fait prévenir Fotherby qu'il ne dînerait pas au White's ce soir, Dom mangea avec sa mère et Matilda avant de se rendre à son club un peu plus tard.

— Nous pensions te voir dans la salle à manger, lui dit Alvanley quand il arriva.

Dom prit un verre de vin sur le plateau d'un serveur.

— Ma mère a décidé de venir en ville. J'ai dîné avec elle.

— Je vois, fit Alvanley en sirotant son cognac. Envisages-tu vraiment de te marier dès cette saison ? Rien ne presse, non ?

— Les hommes dans ma famille ont pour habitude de mourir jeunes. Je dois assurer ma succession.

— Dans ce cas, que dirais-tu de lady Mary Linley ?

— Jolie fille, mais je ne pense pas que nous nous entendrions.

Dom avait envisagé et rejeté lady Mary. Il ne souhaitait en aucun cas aimer son épouse. Son oncle avait été d'une clarté absolue à ce sujet : dans un mariage, la passion et les émotions fortes devaient absolument être évitées. Elles ne conduisaient qu'au désastre. Une affection raisonnable et un compagnonnage sans heurt étaient suffisants pour les personnes d'un certain rang. Néanmoins, Dom espérait nourrir un minimum de désir pour son épouse, et lady Mary lui faisait penser à un lac gelé. La surface était glaciale et dure, et il devait faire tout aussi froid en dessous. Soudain, l'image de Mlle Sterne lui revint à l'esprit. Même si elle le consacrait à de mauvaises causes, elle possédait à l'évidence un caractère passionné. En serait-il de même dans une chambre à coucher ?

Alvanley avala une autre gorgée.

— Dommage. Son frère tente de s'en débarrasser dès cette année.

— Il ne devrait pas avoir trop de problèmes, remarqua Dom. Sa dot est confortable.

— Et que penses-tu de Mlle Turley ?

Dom hésita.

— Très jolie aussi, mais je n'apprécie pas certains de ses traits de caractère. Je suis certain qu'elle trouvera quelqu'un d'autre.

Alvanley fronça les sourcils.

— Tu es sacrément difficile pour quelqu'un qui a juste besoin d'un héritier. Ne me dis pas que tu désires faire un mariage d'amour !

Dom chaussa son monocle.

— Bien sûr que non. Tout sauf ça. Néanmoins, mon épouse représentera la famille, et il faudra bien que je couche avec elle.

Après cela, il se dirigea vers une table de whist. Deux heures plus tard, et malgré la jolie somme empilée devant lui, il n'aurait pu dire qu'il s'était vraiment amusé. Pour une raison quelconque, ces soirées au club perdaient de leur attrait... tout comme la multitude de ces autres sorties qui semblaient nécessaires à la quête d'une épouse.

Le lot de jeunes dames disponibles cette année ne valait guère mieux que celui de l'année précédente. Il était même encore pire, peut-être... à la notable exception de Mlle Sterne. Il n'avait encore jamais vu de jeune fille aussi belle. Même sa conduite avec Fotherby lui paraissait excusable. De nombreuses jeunes femmes se prenaient d'affection pour les chiots et poussaient les hauts cris si on leur faisait le moindre mal. Au moins, cela signifiait qu'elle aimait les chiens.

Dom contempla ledit Fotherby, assis à une table de jeu à l'autre bout de la salle. Visiblement ivre, il semblait très excité. Une combinaison malheureuse,

d'autant que son ami n'avait jamais été un modèle de discrétion. Mieux valait s'assurer qu'il ne mentionne pas Mlle Sterne, songea Dom, qui le rejoignit.

Dès qu'il le vit, Fotherby se mit à brailler :

— Merton, Merton ! Dis-leur ce qui est arrivé à mes bottes aujourd'hui.

Dom sortit sa boîte à priser. D'une pichenette – comme Brummell le lui avait montré –, il l'ouvrit et prit une pincée de tabac qu'il porta avec langueur à sa narine.

— Fotherby, tu ne souhaites sûrement pas que je raconte que tu as eu peur d'un chiot. Un tout petit chiot.

Son ami devint écarlate avant de bafouiller :

— Non, la fille, Merton. La fille ! C'est une honte qu'elle ose accoster un gentleman de cette manière.

Dom le prit par le bras, le tirant pratiquement hors de sa chaise.

— Je serais extrêmement mécontent si tu salissais la réputation de cette dame.

— Mais qu'est-ce qui te prend ? s'étonna Fotherby.

— Elle réside chez mon cousin. En tant que chef de famille, il est de ma responsabilité d'en protéger tous ses membres.

Au bout d'un moment, Fotherby se tapota le nez d'un air entendu.

— Ah, je comprends. De la discrétion. Pas un mot, donc.

Dom esquissa un mince sourire.

— Oui, j'apprécierais.

— Que dirais-tu d'une petite partie de piquet, Merton ?

— Non, je rentre. Ma mère est arrivée aujourd'hui.

Fotherby regarda autour de lui, comme s'il s'attendait à voir lady Merton apparaître dans ce club exclusivement masculin.

— Je comprends. Les mères, quelle horreur ! Toujours à se mêler de nos affaires. Jamais contentes.

La mère de Fotherby était un véritable dragon. Rien de ce que faisait son second fils ne trouvait grâce à ses yeux. Néanmoins, pour être juste envers elle, elle n'avait pas tout à fait tort. Fotherby ne s'intéressait guère qu'à la mode, aux cartes et au cognac, même maintenant qu'il avait hérité du titre.

Peu après, Dom remontait à pied St. James Street, perdu dans ses pensées. Pourquoi se sentait-il soudain si peu satisfait de sa propre existence ? Bonté divine, il n'avait que vingt-sept ans. Il passa mentalement en revue la liste des éventuelles épouses qu'il avait dressée avec tant d'optimisme seulement quelques jours plus tôt. Toutes étaient agréables à regarder, certaines beaucoup plus que cela, même. Mais si lady Mary était froide, lady Jane était trop déférente. Mlle Farnham avait un rire de jument, et quand il avait bavardé avec Mlle Turley, cette dernière était restée pendue à ses lèvres, approuvant tout ce qu'il disait. En dépit de ce qu'il avait dit à Alvanley, elle demeurait néanmoins sa candidate préférée... jusqu'à ce qu'il rencontre Mlle Sterne. Le problème étant : comment l'approcher alors qu'elle résidait chez Worthington ?

Lorsqu'il arriva chez lui, la porte d'entrée s'ouvrit avant même qu'il atteigne la dernière marche du perron. Il avait tout ce qu'un homme pouvait désirer : une maison bien tenue, la richesse, un titre. Aucune raison, donc, de se sentir insatisfait. Peut-être irait-il faire un autre tour au parc le lendemain. Sans Fotherby, cette fois.

Dîner chez les Worthington vous emplissait autant le ventre que les oreilles. Dotty avait l'habitude des repas animés chez les Carpenter, mais l'addition des quatre sœurs de lord Worthington augmentait considérablement le niveau sonore. Cela ne la chagrinait nullement, bien au contraire. Ayant grandi au contact

de la famille de Charlotte, elle était ravie que tous les enfants s'entendent aussi bien.

Elle regrettait même un peu que ses propres frères et sœurs ne soient pas là eux aussi – ce qui aurait sans nul doute porté le vacarme ambiant à son comble. Après le dîner, les plus jeunes enfants furent envoyés dans la salle d'étude pendant que les adultes, accompagnés de Charlotte, de Louisa et d'elle-même, s'installaient dans le grand salon. Les fenêtres qui donnaient sur la place étaient masquées par de lourds rideaux de velours vert. D'autres offraient une vue sur un étroit jardin et un mur de briques orné de rosiers grimpants.

— Dotty, avez-vous apprécié votre promenade au parc aujourd'hui ? demanda Patience, la belle-mère du comte.

— C'était très agréable, hormis ma rencontre avec un certain gentleman. Mon père m'avait bien parlé des dandys, mais jusqu'à aujourd'hui je ne voyais pas vraiment ce qu'il voulait dire.

Le front de la douairière se plissa.

— Ma chère, à vous entendre, on croirait que vous êtes tombée sur un phénomène de foire. Êtes-vous vraiment équitable ?

— Maman, intervint Louisa, c'était lord Fotherby. Le comte toussa.

— Celui-ci, c'est moins un phénomène de foire qu'un spécimen de la ménagerie royale, déclara-t-il, goguenard. Toutefois, Dotty, vous ne pouvez traiter Fotherby de dandy. Ce serait injuste pour ceux qui le sont vraiment. Lui, c'est juste un gandin.

— Quelle est la différence ? demanda-t-elle, perplexe.

— Un dandy peut se montrer extrême quant à la longueur de ses cols, mais il veille à toujours rester subtil et adhère à la philosophie de Brummell qui veut qu'on n'attire jamais l'attention sur sa tenue.

— Êtes-vous un dandy ?

Matt grimaça.

— Je me décrirais plutôt comme un athlète bien habillé.

— Ne l'écoutez pas, ma chère, dit sa belle-mère en secouant la tête. Il adore se moquer des gandins. Vous en verrez beaucoup en ville, quoique... pas tous aussi spectaculaires que lord Fotherby.

Louisa raconta alors que Dotty était intervenue pour sauver le chiot avant d'ajouter :

— Merton était avec lui.

— Louisa, rappelle-toi, intervint Grace. Nous nous sommes tous mis d'accord pour le traiter avec courtoisie.

— À vrai dire, aujourd'hui, il a été utile, rappela Charlotte à Louisa. Il a soutenu Dotty.

— Oui, je suppose, concéda Louisa. Mais je suis prête à parier qu'il comptait en tirer un bénéfice quelconque.

Ce commentaire de la part de Louisa – ainsi que ceux qui l'avaient précédé – éveilla la curiosité de Dotty.

— Louisa, pourquoi te déplait-il à ce point ?

— C'est un crétin pompeux, répliqua Louisa sans ambages. Il y a quelques années, il est venu à Worthington Hall pour nous expliquer en long, en large et en travers qu'en tant que chef de famille, il devait veiller sur nous. Matt lui a rappelé que son titre ne lui donnait aucun droit sur nous, mais il a refusé d'en démordre. Finalement, Matt lui a donné le choix : quitter dignement la maison ou bien se faire traîner dehors par le bout de l'oreille. Même Theodora s'en souvient, et elle n'avait que trois ans à l'époque.

Dotty essaya de réconcilier ce récit avec la brève mais favorable impression qu'elle avait eue de lord Merton quand il avait pris son parti. Puis elle se souvint du ton qu'il avait adopté avec son ami.

— Je vois. Un peu hautain, alors ?

— Je dirais plutôt insupportablement hautain, répondit Louisa. Il faudrait que quelqu'un le fasse

redescendre à notre modeste niveau, et s'il épouse Mlle Turley, cela n'arrivera sûrement pas.

Charlotte acquiesça.

— Absolument. Elle a l'air aussi fascinée par lui que si de l'or sortait de sa bouche. Ce qui est ridicule. Cet homme ne possède pas la moindre opinion originale, et celles qu'il a datent d'un demi-siècle au moins.

Elle s'interrompit et se tourna vers sa sœur.

— Grace, irons-nous au bal des Featherington vendredi ?

— Oui, et nous devons aussi rendre quelques visites afin de présenter Dotty. Lady Thornhill tient salon jeudi, et j'ai reçu les parrainages pour l'Almack's de la part de lady Jersey hier.

Charlotte se tourna vers Dotty.

— Tu vas adorer lady Thornhill. Elle a toujours des invités fascinants.

— J'ai hâte d'y être, dit Dotty avant de placer sa main devant sa bouche pour tenter de dissimuler un bâillement. Je suis désolée.

— Ne t'excuse pas, dit Grace en souriant. Tu as eu une longue journée. Une bonne nuit de sommeil te fera du bien. Nous nous verrons demain matin.

Dès qu'elle fut couchée, Dotty songea de nouveau à lord Merton. Quel dommage que sa propre famille le rejette ainsi ! Même Charlotte, qui était pourtant la plus aimable des créatures, semblait convaincue qu'il ne valait pas la peine qu'on s'intéresse à lui.

Le lendemain matin, elle fut réveillée par ce qu'elle prit pour la charge d'une brigade légère. Après avoir sonné Polly, elle se leva. Il y avait déjà de l'eau chaude dans le broc, et le feu avait été ranimé. Sa femme de chambre ne tarda pas à arriver.

— Tu es bien rapide ce matin.

— Je suis debout depuis un moment, mademoiselle. La femme de chambre de lady Charlotte, May,

m'apprend de nouvelles façons de vous coiffer et plein d'autres choses. Et elle a promis de me faire visiter Londres lors de notre jour de congé.

Polly et May avaient grandi ensemble. Elles devaient être heureuses d'être réunies.

— Oh, quelle chance. Moi aussi, j'aimerais visiter la ville.

— Vous en aurez l'occasion, j'en suis sûre. Les plus jeunes enfants prennent leur petit déjeuner en bas, mais du thé et du chocolat chaud seront servis dans le boudoir que vous partagez avec lady Charlotte et lady Louisa.

— Ce sont les enfants que j'ai entendus dévaler l'escalier ?

— Ils font un sacré raffut, n'est-ce pas ?

Dès que Dotty pénétra dans le boudoir, Charlotte lui tendit une tasse de chocolat.

— Nous pensions que tu dormirais encore un peu. Les enfants t'ont réveillée ?

— Oui, mais j'ai très bien dormi, répondit Dotty en acceptant la tasse. Alors, quel est le programme aujourd'hui ?

— D'abord, une petite excursion dans Bond Street – je sais que tu voudras t'inscrire à la bibliothèque. Ensuite, Louisa et moi t'emmènerons au Phaeton's Bazaar. C'est là que nous renouvelons notre stock de gants. C'est bien moins cher qu'ailleurs, et ils ont des tas d'autres choses. Après cela, nous entamerons les visites matinales. Puis...

La liste continuait ainsi jusqu'au bal du soir et incluait une autre promenade au parc en milieu d'après-midi. Même si Dotty avait longuement imaginé ce que lui réservait cette saison, elle découvrait maintenant l'ampleur de ce qui l'attendait.